

Portrait de Rodenbach par Lévy-Dhurmer (Musée d'Orsay) : un lien biographique et textuel ?

mai 2017

Notice de Joël Goffin revue le 2 avril 2023



Du 15 janvier au 15 février 1896, Lucien Lévy-Dhurmer expose à la galerie Georges Petit un pastel en fond de camaïeu de bleus représentant le poète Georges Rodenbach au moment où il achève son meilleur recueil, *Les Vies encloses*.

Sur fond d'un paysage brugeois (virtuel parce que reconstitué) qui réunit successivement l'église Notre-Dame, le pont du Béguinage et le Franc, le poète est représenté de face, devant une croisée, à l'intérieur d'une demeure brugeoise. Celle-ci n'est pas n'importe laquelle : il s'agit plus que probablement, compte tenu de l'angle de vue axé sur les pignons du Franc de Bruges (arrière de l'Hôtel de Ville en gothique flamboyant) et de sa topographie, du numéro 3 du Steenhoudersdijk. C'est là que se situait la Loge *La Réunion des Amis du Nord* qui abritait ses tenues régulières sous l'Empire et le régime des Pays-Bas jusqu'à la révolution belge (1803-1831). Son grand-père Constantin fut le Vénérable Maître de l'Atelier et un dignitaire du Chapitre qui lui est lié (Hauts Grades maçonniques).

Examinons de plus près les particularités du portrait proprement dit : Rodenbach porte un veston de une verte alors que ce dandy s'affichait invariablement avec un « un chapeau gris de haute forme, une redingote noire et un pantalon à carreaux blanc et noir »¹. À son époque, dans les milieux huppés, cette couleur était pour un homme, considérée comme excentrique, davantage encore pour Rodenbach qui incarnait tous les codes du dandy classique et discret. Nous n'étudierons pas ici la riche symbolique du vert. Ce détail insolite pourrait suggérer que Rodenbach ne se trouve pas dans son état normal. L'observateur attentif remarque que le poète a l'air « rajeuni » ou plus précisément diaphane, marqué par la fatigue, voire spectral. Surtout si nous le comparons à des photographies de la même époque. Son regard est las, mélancolique et nostalgique (à l'image de sa conception de « Bruges-la-Morte »). Il a l'air négligé comme le serait un malade. Nous pourrions même parler ici de « Bruges-LE-Mort » !

1 *Le Gaulois*, 4 janvier 1899.

Poursuivons notre analyse. Sa biographie nous apprend que Rodenbach a souffert d'une fluxion de poitrine dans la seconde partie du mois d'octobre 1895 qui le força à s'aliter. Comme le confirme une lettre datée du 29 octobre de son épouse Anna Rodenbach à Stéphane Mallarmé². La fluxion de poitrine recouvre les termes actuels de pneumonie ou de pleurésie. Rappelons qu'au 19^e siècle il n'existait pas de traitement antibiotique pour soigner la pneumonie qui était potentiellement mortelle. Il avait déjà souffert d'une « fluxion de poitrine » en mars de la même année.

Le portrait de Lévy-Dhurmer résulte indubitablement d'une commande de Rodenbach. Ce dernier n'a-t-il pas lancé la carrière du pastelliste en lui permettant, grâce à ses relations, d'exposer à la célèbre galerie Georges Petit en janvier 1896 ? Il s'agissait de la première exposition qui lui était exclusivement consacrée.

L'hypothèse avancée ici consiste à dire que le pastel se trouve en relation étroite avec une période de maladie du poète. Se sentant en danger de mort, celui-ci a pu vouloir laisser de lui une trace durable en immortalisant ses traits fusionnés avec sa ville d'élection et des symboles emblématiques à ses yeux : l'église Notre-Dame, le Béguinage représenté par son pont à trois arches, la Loge de son grand-père (l'intérieur du Temple), mais aussi le Saint-Sang. En effet, la basilique du Saint-Sang est présente de façon subliminale : elle se situe dans le prolongement du visage du poète.

Cette interprétation, soit le portrait dans un contexte de « fluxion de poitrine », expliquerait peut-être le fait qu'Anna Rodenbach s'en soit « débarrassé » rapidement en le donnant au Musée du Luxembourg, le 12 février 1899, quelques mois à peine après le décès de son époux survenu le 25 décembre 1898. Alors que le portrait était l'ornement du 43 Boulevard Berthier et qu'elle conservera les autres œuvres de maître. Le pastel lui rappelait par trop la maladie qui avait failli emporter son époux en 1895 et qui annonçait sa mort précoce à 43 ans ou bien voulait-elle le panthéoniser à sa manière.

Anna Rodenbach n'avait-elle pas immédiatement quitté le boulevard Berthier après la tragédie qui l'avait atteinte au plus profond d'elle-même en 1898 ? N'avait-elle pas rangé au grenier les riches meubles Empire qui avaient connu trop de « désastres »³, soit la chute de Napoléon, selon les propres dires du poète peu avant sa mort ? :

« Nos meubles Empire doivent porter malheur ; ils sont d'une époque qui a connu trop de désastres - l'apothéose du désastre ! - leur style repris à des âges antiques est mystérieux ; cela traîne trop de passé après soi... »

« Il est préférable de vivre dans des meubles sans histoire, sans influence - des choses neuves aux âmes amies, qui retiennent vite l'image du bonheur... »⁴

Nous pouvons également nous tourner vers une hypothèse plus positive que la simple représentation d'un homme malade par Lévy-Dhurmer : Rodenbach se sentant sur la voie de la guérison en novembre ou décembre 1895 — une pneumonie est fort longue à traiter à cette époque⁵ — veut célébrer ce retour à la vie normale : le portrait le montre dès lors fatigué mais rayonnant parce qu'il vient de surmonter une douloureuse épreuve tant physique que morale. La Loge de son grand-père devant laquelle il prend la pose et le vert jouent le rôle de creuset régénérateur et de source de lumière, tout comme le Saint-Sang/Graal⁶ qui se trouve dans son dos.

2 François Ruchon, *L'Amitié de Stéphane Mallarmé et de Georges Rodenbach*, Pierre Cailler éditeur, Genève, 1949, p. 85.

3 Son grand-père avait servi dans la Grande Armée et avait été fait prisonnier à la bataille de Leipzig.

4 Témoignage d'Anna Rodenbach, *Le Figaro*, 15 juillet 1903. Une interview publiée dans la revue *Femina* du 15 janvier 1904 indique qu'elle vit dans le « bric-à-brac » et le « tohu-bohu » (sic).

5 Rodenbach avait déjà souffert d'une « fluxion de poitrine » (pneumonie aiguë) en mars 1895.

6 Chrétien de Troyes a vraisemblablement écrit son *Conte du Graal* à Bruges suite à une commande du comte de Flandre. Dans le *Parsifal*, le Graal est sculpté dans une émeraude (couleur verte). Rodenbach admirait le *Parsifal* de Wagner, ce « chef-d'œuvre divin de la musique » et se compare parfois à Lohengrin qui se rattache à la quête du Graal/Saint-Sang.

Récapitulons la chronologie extrêmement serrée des faits :

- Rodenbach est gravement malade en octobre-novembre 1895 (et fluxion de poitrine en mars)
- Il se sent nettement mieux en novembre-décembre 1895
- L'exposition de Lévy-Dhurmer a lieu du 15 janvier au 15 février 1896

Or, un article du *Figaro* du 28 janvier 1896, c'est-à-dire pendant la durée de l'exposition, annonce la parution imminente du recueil *Les Vies encloses*. Celui-ci paraîtra en mars de la même année à lire les premières critiques qui en rendent compte.

Le recueil est divisé en huit parties thématiques dont l'une s'intitule *Les Malades aux fenêtres*. Remarquons d'emblée que le portrait montre le poète littéralement « malade à la fenêtre ».

Pour les besoins de la démonstration, nous soulignons ci-dessous les vers qui pourraient être mis en relation avec le portrait tout en sachant que le recueil *Les Vies encloses* a été composé en plusieurs années et que dès lors certains courts passages ont pu être ajoutés fin 1895, le temps de permettre à l'éditeur de confectionner l'ouvrage :

I

La maladie est un clair-obscur solennel,
L'instant mi-jour, mi-lune, angoissant crépuscule !
Dans l'ombre qui s'amasse, un reste de jour brûle ;

Reverra-t-on la vie au-delà du tunnel ?

La maladie est une crise de lumière ;

On sent planer l'ombre de l'aile de la mort ;

Quelque chose pourtant d'avant-céleste en sort
Et répand une paix d'indulgence plénière.
Lente épuration ! Chaste ennoblissement
De tout l'être par on ne sait quel charme occulte.

Est-ce par la pâleur, par l'amaigrissement

Qui fait que le visage en ivoire se sculpte ?

[...]

IV

La maladie est si doucement isolante :

Lent repos d'un bateau qui songe au fil d'une eau,
Sans nulle brise, et nul courant qui violente,
Attaché sur le bord par la chaîne et l'anneau.

Avant ce calme octobre⁷, il ne s'appartenait guère :

Toujours du bruit, des violons, des passagers,
Et ses rames brouillant les canaux imagés.

Maintenant il est seul ; et doucement s'éclaire

D'un mirage de ciel qui n'est plus partiel ;

Il se ceint de reflets puisqu'il est immobile⁸ ;

⁷ Mois du début de la maladie.

⁸ Comme le canal derrière lui.

**Il est libre vraiment puisqu'il est inutile ;
Et, délivré du monde, il s'encadre de ciel.**

**Car cet isolement anoblit, lénifie ;
On se semble de l'autre côté de la vie ;**
Les amis sont au loin, vont se raréfier ;
À quoi donc s'attacher ; à qui se confier ?
On ne va plus aimer les autres, mais on s'aime ;
On n'est plus possédé par de vains étrangers,
On se possède, on se réalise soi-même ;
Les nœuds sont déliés ! Les rapports sont changés !
Toute la vie et son mensonge et son ivraie
Se sont fanés dans le miroir intérieur
Où l'on retrouve enfin son visage meilleur,
Celui de pure essence et d'identité vraie.

*Les maladies des pierres sont des végétations.
Novalis.*

Quand la pierre est malade elle est toute couverte
De mousses, de lichens, d'une vie humble et **verte** ;⁹
La pierre n'est plus pierre ; elle vit ; on dirait
Que s'éveille dans elle un projet de forêt,
Et que, d'être malade, elle s'accroît d'un règne,
La maladie étant un état sublimé,
Un avatar obscur où le mieux a germé !
Exemple clair qui sur nous-mêmes nous renseigne :
Si les plantes ne sont que d'anciens cailloux morts
Dont naquit tout à coup une occulte semence,
**Les malades que nous sommes seraient alors
Des hommes déjà morts en qui le dieu commence !**
[...]

Mais en réalité, c'est l'ensemble des poèmes des *Malades aux fenêtres* qui pourrait avoir inspiré l'atmosphère dans laquelle baigne l'œuvre de Lévy-Dhurmer exécutée en 1895 !

Lien des [Malades aux fenêtres](#) (p. 53)

Rodenbach a pu montrer le manuscrit à l'artiste en lui désignant le poème qu'il souhaitait voir illustré¹⁰.

⁹ Tout ce passage évoque la régénération, la résurrection comparée au reverdissement de la Nature.

¹⁰ L'hypothèse minimaliste voudrait que Lévy-Dhurmer ait fait le portrait de Rodenbach, par coïncidence à un moment délicat de la vie du poète. Sans autre commentaire ni intention de la part des deux protagonistes.

Jean-David Jumeau-Lafond, dans son article *Portrait ou paysage ? Portrait de Georges Rodenbach*, semble conforter mon hypothèse d'un Rodenbach malade, peut-être mourant ou sur la voie de guérison. Nous avons souligné les mots en rapport avec notre analyse :

« Mais pourquoi, donc, avoir choisi d'affirmer par l'exactitude la présence de la ville tandis qu'est troublée celle de l'écrivain dont la chevelure diffuse, **le col ouvert (inimaginable chez le vrai Rodenbach, personnage impeccable)**, **la pâleur du visage ou encore ce regard humide et désespéré consacrent l'effacement, comme un spectre défaillant qui tenterait de s'accrocher à la surface de sa propre apparition ?**

C'est que pour Rodenbach, l'œuvre est plus réelle que la vie. Qu'elle s'incarne dans la ville, réceptacle de toutes les rêveries au point de devenir paradoxalement plus vivante que son corps qui, lui, s'efface, se dissout et se trouble dans le canal dont **il paraît comme une émanation spirite** ; la forme évoquée semble surgir du paysage dont le reflet dans les yeux embués du poète confirme bien que celui-ci ne regarde nullement le spectateur, pas plus que le peintre, mais seulement en dedans : un paysage de l'âme que Paul Verlaine aurait qualifié de « choisi » ...¹¹ »



Découverte voici quelques années, il existe une esquisse du portrait au pastel de Lévy-Dhurmer¹².

Le poète est en simple chemise blanche, comme ce devait être le cas dans un hôpital de l'époque. La frange de cheveux et la disposition du col sont semblables. Il me semble vraisemblable que le peintre a composé l'esquisse à l'hôpital ou dans son hôtel parisien quand il était malade ou convalescent. En effet, rien ne prouve que le poète n'ait pas été soigné à domicile.

11 <http://mucri.univ-paris1.fr/portrait-ou-paysage/>

12 Coll. Jean-Louis Meunier.

Conclusion provisoire :



Lévy-Dhurmer s'est inspiré d'un texte du poète ou, à tout le moins, d'un épisode paroxystique de sa vie. Le portrait de Rodenbach qui le montre saturé de lumière annonce le curieux monument funéraire du Père-Lachaise où le poète surgit de son tombeau, comme ébloui et une rose à la main, tel un « corps glorieux », au sens christique du terme. Et de couleur verte : celle de l'homme régénéré...

La mort nous apparaît comme la véritable naissance de l'âme au monde spirituel.

Dr Papus

[L'étude de Jean-David Jumeau-Lafond](#)

[Le Mémoire d'Elodie Le Beller sur Lévy-Dhurmer](#) (et le portrait de Rodenbach)